

d'Arvédé, comte de Fuentes, qui commandait à Rocroy cette fameuse infanterie espagnole alors la terreur de l'Europe, commandait l'armée et se faisait porter comme ce dernier sur une litière.

Cette expédition revint en automne, ayant porté les plus heureux fruits, la paix assurée, et une crainte salutaire de nos armes laissée parmi les indiens. A la même époque Charles II confirmait successivement les chartes des colonies anglaises, Locke, alors dans tout l'éclat de sa célébrité, rédigeait à la demande des colons, un projet de constitution pour la Caroline; le colonel Nichols attaquait les possessions hollandaises, que Charles II réclamait, comme en ayant déjà disposé en faveur de son frère, le duc d'York. New-Amsterdam, aujourd'hui New-York, capitula et les habitants se rendirent, à condition qu'ils jouiraient des droits de citoyens anglais. Par le traité de Breda, 1667, qui termina la guerre entre la Hollande et l'Angleterre, la France reçut, à titre d'alliée des Provinces-Unies, l'Acadie, et ces dernières cédant la Nouvelle-Belgique, obtinrent d'importer en Angleterre toutes les marchandises qui descendraient le Rhin.

Pendant ce temps Newton publiait ses découvertes en mathématiques, son binôme, le calcul infinitésimal, etc., attirait l'attention du monde scientifique. Et tandis que le ministère de la Cabale étalait ses corruptions, le premier navire chargé de thé arrivait à Londres; la peste s'y déclarait; Milton, devenu aveugle, vendait £30 le manuscrit du *Paradis Perdu* à un libraire; et le comte Hyde de Clarendon, devenu grand chancelier, écrivait son *Histoire de la rébellion* aux lueurs de ce sinistre incendie qui dévora le tiers de la ville de Londres.

Un an après le départ du vice-roi, en 1668, et sous le gouvernement de M. De Courcelle, pendant que le traité d'Aix-la-Chapelle terminait la guerre entre l'Espagne et la France assurant à cette dernière la possession de la Flandre, en Canada, la paix faite avec les Indiens, grâce aux efforts de M. de Tracy, inspirait à ces derniers la plus entière confiance.

C'est de ces jours de calme que date la fondation, près des grands centres, des villages indiens. Ainsi, au Sault St. Louis, les féroces Iroquois établirent leurs wigwams d'une manière permanente, sur les bords du fleuve, les Algonquins formèrent un petit village près de Québec, à Sillery, tandis que leurs anciens ennemis, les Hurons, fondaient de leur côté la bourgade de Lorette.

A la même époque, en France, Bossuet, simple chanoine à Metz, et qui avait déjà prêché devant la cour, convertissait le grand Turenne, l'historiographe Dangeau; St. Simon écrivait ses *Mémoires*; Lafontaine publiait le premier livre de ses *Fables*; Boileau sa première *Épître*; Racine donnait *Andromaque*; Mlle de Montespan, alors toute puissante, protectrice des hommes de lettres et artistes, venait de confier à celle qui devait lui succéder dans la faveur royale, Me de Maintenon, l'éducation du duc du Maine et du comte de Toulouse.

En ce temps-là, sur une île étroite de la mer des Antilles, l'île de la Tortue, les descendants des anciens boucaniers, Morgan, Pierre Legrand, Nan Silonais, Michel le Basque, Montbart l'exterminateur, ravageaient les possessions espagnoles, les côtes du Honduras, s'emparaient des riches gallons revenant du Mexique ou du Pérou, rançonnaient les villes de l'île de Cuba, et marchaient avec 1,300 hommes seulement sur Panama qu'ils emportaient d'assaut, et qu'ils brûlaient ensuite.

Après ces hauts faits, qui tiennent de la légende, tant ils sont merveilleux, tant ils décèlent chez ces aventuriers de courage, de ruse, et de force, Louis XIV, voulant utiliser ces dangereux auxiliaires leur envoya un gouverneur, M. D'Ogeron, gentilhomme angevin, qui, grâce à son habileté soumit ses féroces natures et fonda, grâce à leur concours, la colonie française de St. Domingue.

Au moment où l'on introduisait en Canada le système féodal, où les Sorel, les Berthier, les Chambly, les Verchères, les Varannes, les Contrecoeur, les Boucherville, les St. Ours, les Longueuil, recevaient de vastes concessions de terres, sur lesquelles s'établissaient comme censitaires des soldats à qui l'on donnait 100 ou 50 francs en monnaie outre les vivres pour une année, Charles accordait, en Angleterre, à une compagnie qui devait devenir bientôt célèbre et puissante, la Compagnie de la Baie d'Hudson, la chartre dont les privilèges ont été rachetés, il y a quelques années, lors de la création de la Province de Manitoba.

Le Père Marquette fondait alors une mission à Michillimakinac, au point où les lacs Supérieur, Huron et la baie Georgienne unissent leurs eaux; et là dans ses courses parmi les sauvages avec le Père Allouez, entendait parler d'un grand fleuve coulant au sud jusqu'à la mer.

En France, Bossuet, évêque de Condon, prononçait les magnifiques oraisons funèbres d'Henriette de France et d'Henriette d'Angleterre; Boileau, à l'instigation de son ami le Président de Lamoignon, publiait le premier chant du *Lutrin*; Lulli, en donnant *Armide*, *Roland*, créait l'académie royale de musique.

Les environs de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal, se peuplaient rapidement; de tous côtés les fermes s'élevaient, grâce aux travaux des officiers et soldats du régiment de Carignan, lesquels avaient quitté le mousquet pour la houe. Talon, lui-même, l'intendant royal, achetait des terres, y plaçait des colons et fondait de cette manière plusieurs petits centres aux alentours de Québec, entre autres Charlebourg. Les campagnes où les hautes tiges du chanvre, se mêlaient aux fleurs bleues du lin, aux épis d'or du blé, offraient le plus réjouissant coup d'œil.

Des navires chargés de diverses essences des forêts, allaient porter aux chantiers maritimes de France les bois propres aux constructions navales, tandis que d'autres navires voguaient vers nos possessions des Antilles, chargés de poissons: morues, anguilles, saumons, de pois, d'huile, etc. On reconnaissait les richesses minérales du pays, par des explorations intelligentes, et les habitants fabriquaient eux-mêmes pendant les soirées d'hiver, la plus grande partie des étoffes de leurs vêtements.

Ce fut une période assez courte, mais féconde et heureuse que celle de l'administration Talon. Aussi, sous ce régime, la colonie comptait 1139 familles, formant une population de 5,870 habitants.

Les bords du lac Ontario me montrèrent une petite troupe de soldats, une soixantaine d'hommes, qui, commandés par M. de Courcelle, s'en étaient venus jusqu'à Cataracoui, pour combattre une des tribus iroquoises. La seule présence des Français décida la paix. Les expéditions de guerre ou de découvertes avaient à cette époque un caractère de hardiesse qu'on chercherait vainement de nos jours.

Peu après, celui que ses contemporains surnommèrent justement le Colbert du Canada, Talon quitta la colonie avec M. de Courcelle. Et comme si le deuil eût attiré le deuil, deux saintes femmes Me de la Peltrie et Marie Guyard de l'Incarnation, pieuses fondatrices du couvent des Ursulines, mouraient toutes deux à Québec, pleurées par toute la population.

Avec le comte Buade de Frontenac, nouveau gouverneur, arrivait aussi dans la colonie, le chevalier de la Salle.

A l'endroit même où M. de Courcelle et sa poignée d'hommes avaient fait leur dernière expédition, Frontenac éleva le fort Cataracoui ou fort Frontenac. De la Salle fut le concessionnaire des terres autour de la redoute, à condition qu'il la bâtirait en pierres.

Le 15 juin de l'année 1673, après des fatigues sans nombre, des privations de toutes sortes, un québécois, Jolliet, avec un compagnon qu'il avait pris sur sa route, le Père Marquette, missionnaire chez les Indiens, découvraient le Mississipi, qu'ils descendirent jusqu'à la rivière Arkansas.

A cette époque, Bossuet et l'évêque Huet faisaient sous la direction du duc de Montausier l'éducation du Dauphin; le futur prélat de Meaux publiait pour son élève son *discours sur l'histoire universelle*; Bourdaloue prêchait le carême devant la cour de Louis XIV, et Fléchier, lecteur du Dauphin, débute par l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier.

Puis la France est attaquée de toutes parts: la Hollande, l'Espagne, l'Empereur, l'Electeur de Brandebourg se liguent contre nous. C'est alors que Louis XIV, suivi de Turenne et de Condé ouvre la campagne en personne, que s'effectue ce célèbre passage du Rhin, chanté par Boileau. Pendant que Turenne met à feu et à sang, le Palatinat, Schomberg bat les Espagnols dans le Roussillon; Condé défait le Prince d'Orange à Senef; Duquesne gagne deux batailles navales contre Ruyter, blessé à mort devant Catane, dans le fameux combat de Messine. En 1678, la paix de Nimègue terminait les hostilités.

Pendant qu'à Paris, Louis XIV construisait l'hôtel des Invalides, à Montréal s'élevait, sur les bords du fleuve, l'église de Bonsecours, et à Trois-Rivières le couvent des Ursulines. Peu après La Salle, qui recherchait par terre, un passage dans le Nord-Ouest de l'Amérique pour gagner la Chine, fondait, à quelques milles de Montréal, un poste de commerce de ce dernier nom, et reprenant avec deux compagnons De Tonti et Hennepin, le voyage interrompu de Jolliet, descendait le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique, établissant comme les jalons de sa route, les postes de Niagara, Détroit, Michillimakinac, Chicago, Civeceur, etc., puis prenait possession d'un immense pays qu'il nommait Louisiane, en l'honneur de Louis XIV.

A cette époque, déjà, La Salle et M. de Frontenac, s'efforçaient de faire passer par le Canada le commerce de l'Ouest.

Molière avait alors fait représenter *Les Femmes Savantes*, et Fontenelle débutait dans les lettres par la tragédie d'*Aspar*. Aux Etats-Unis, le New-Hampshire s'érigeait en colonie indépendante; et en Angleterre Charles II luttant avec ses divers parlements, était obligé de concéder définitivement le privilège de l'*Habeas Corpus*.

GUERIN-DUPREY.

PROMENADES A TRAVERS LES ILLUSIONS D'UN JEUNE HOMME DE LETTRES.

PREMIÈRE PROMENADE.

(Suite.)

—Hum! à qui le dis-tu? Je sens déjà le sang couler plus chaud dans mes veines et la verve descendre de mon cerveau à ma langue.

—Ça tombe bien, alors:—tu vas pouvoir m'expliquer ta métamorphose.

—Ah! c'est vrai: j'oubliais.... mais, tiens, lis-moi d'abord un peu cette correspondance et dis-moi ce que tu en penses.

Je pris des mains de LaPlume le journal qu'il me tendait et je lus, tout d'un trait, l'interminable écrit que m'indiquait le jeune homme.

Cette lecture ne produisit chez moi aucune émotion extraordinaire. Mon indifférence même se traduisait par un léger haussement d'épaules, qui fit froncer le sourcil à mon interlocuteur.

—Eh bien?... fit-il, d'une voix qui tremblait un peu et en me regardant fixement.

—Hé! mais.... c'est assez plat.

—Tu trouves?

—Ma foi, oui. Tout cela n'est qu'une vaine déclamation, qui sent son écolier d'une lieue. Les phrases sont interminables, ronflantes et pompeusement vides; les périodes anguleuses, mal rythmées et disposées sans art: les transitions ne sont ni naturelles, ni même assez bien amenées pour que le travail con-

sidérable qu'elles semblent avoir coûté ne se trahisse pas visiblement; enfin, tout ce fatras est assaisonné d'épithètes antédiluviennes et de chevilles grosses comme les cédres du Liban.... Voilà pour la forme!....

Maintenant, le fond....

—Asses! monsieur, asses! interrompit avec indignation LaPlume, qui s'était levé; cette correspondance est de moi, entendez-vous, de moi qui vous parle.

Et, d'un geste grandiosement théâtral, le jeune auteur outragé se frappait deux fois la poitrine de sa main ouverte.

Je compris de suite que je venais de faire un pas de clerc, en me prononçant si ouvertement et si impitoyablement sur le mérite d'un écrit dont je ne connaissais pas l'auteur. Je me rappelai fort à propos d'avoir lu, dans un traité de thérapeutique morale, publié dans la "Lune",.... je ne sais trop quand, que les piqûres faites à l'amour-propre d'un écrivain mettent infiniment de temps à guérir—si toutefois elles guérissent!... Aussi—en moins de secondes qu'il me faut pour l'écrire—je pris la résolution d'opérer une prudente retraite.

Les grandes figures de Xénophon, de Moreau et de Vinoy défilèrent au galop devant ma pensée.... et je répliquai vivement.

—De toi?... ah bah!

—Ni plus, ni moins, monsieur.

—Alors, c'est différent, mon cher.

—Comment, diable! est-ce différent?

—C'est tout simple. Je t'avouerai ingénument que j'ai en horreur les correspondances et que je ne les lis jamais—à moins, toutefois, que la signature ne m'y invite. Celle que tu m'as passée n'a pour nom d'auteur que le pseudonyme *Réveil*:—or, je ne te cacherais pas que ce mot n'a, chez moi, rien de réveillé. C'est pourquoi je n'ai lu ta correspondance qu'à vol d'oiseau et, par conséquent....

—Par conséquent?

—Je l'ai jugée.... sans trop la connaître.

—A la bonne heure: voilà qui s'appelle parler! Relis-moi ça, mon fiston, et tu te convaincras que si, d'ordinaire, les correspondances sont du menu fretin littéraire, la mienne fait exception.

—Volontiers, mon cher LaPlume—d'autant plus volontiers que j'ai sur le cœur les gros mots que, sans le vouloir, j'ai employés pour caractériser ta première production.

La figure de Claude se rassérénait comme par enchantement. La paix fut conclue aussitôt et signée par une seconde rasade.

Quant à moi, emporté au-delà des bornes par le désir de racheter une faute involontaire et de couvrir ma retraite précipitée, je me mis à relire la correspondance de LaPlume, m'arrêtant à chaque paragraphe pour m'extasier sur les beautés qui y étaient accumulées et faire ressortir les moindres sculptures de ce superbe monument.

Je trouvais même plaisant de forcer la note en dehors de toute mesure—tant et si bien que maître Claude perdit la tête complètement et que, si l'enthousiasme qui bouillonnait sous son crâne n'eût trouvé dans ses yeux deux soupapes de sûreté, l'apoplexie se serait peut-être mise de la partie.

Heureusement, les généreuses larmes que mon ami versa écartèrent cet hôte intempestif et calmèrent considérablement les paternelles émotions du jeune auteur.

Il me remercia chaleureusement de la bonne opinion que j'avais de son style et de lui, m'avoua se sentir pris de l'irrésistible besoin de communiquer aux générations contemporaines sa manière de penser sur les hommes et les choses, me fit part de ses espérances et des projets que son premier succès lui mettait en tête.... Enfin, bref, il me convainquit tellement qu'il se prenait au sérieux, que le remords envahit mon âme et que j'éprouvai une véritable honte de tromper une si bonne pâte d'homme....

Mais une fausse pitié m'empêcha de revenir sur mes pas... et je quittai Thomas-Alexandre-Claude LaPlume fort content de lui-même et bien décidé à cultiver le colossal talent littéraire que Dieu lui avait départi.

DEUXIÈME PROMENADE.

I.

Deux ans se sont écoulés depuis que nous avons fait ensemble, chers lecteurs, une visite à notre ami commun Claude LaPlume.

Vous avez, sans doute, pendant cette longue période de vingt-quatre mois, vaqué chacun à vos affaires. Vous, avocats, vous avez défendu, à juste prix, la veuve et l'orphelin; vous, médecins, vous avez mis vos profondes connaissances au service de l'humanité souffrante—moyennant finances, cela s'entend; vous notaires, les contrats de mariage et les testaments ne vous ont pas, je l'espère, fait défaut, de même que les écus des amoureux et des gens sages qui tiennent à régler leurs petites affaires, avant de mourir; vous, marchands, qui vendez tous à meilleur marché les uns que les autres, cette abnégation de votre part ne vous a pas empêchés—j'en jure—d'arrondir ce joli magot que vous caressez si amoureuxment, chacune de vos journées finie; vous tous, enfin, hommes d'affaires, bohèmes industriels, ouvriers, cultivateurs, officiers du gouvernement, rentiers au gros ventre, etc., etc.,.... vous n'avez pas pû, non plus, si j'en crois mes pressentiments:—votre petit pécule a profité, comme doit le faire, du reste, tout pécule bien né....

Tant mieux!

Maie, pendant que la Fortune—cette coquette surannée qui change si souvent d'amants—vous prodiguait ses traites sourires,.... vous avez peut-être perdu de vue l'excellent jeune homme, jadis fort en thème et en correspondance, avec lequel nous avons pris une larme chez Fréchet, dans le temps.

Allons! avouez-le candidement: le mal n'est pas si grand, après tout!

D'ailleurs, me voici, solide au poste, et bien disposé à combler cette lacune que vos occupations journalières ont forcément créée dans vos souvenirs.

Je l'ai suivi, moi, pas à pas, le cher homme, dans l'aventureux sentier des lettres. Pas une ronce du chemin n'a déchiré la blanche robe de ses illusions, sans que je l'aie maudite! pas un succès n'a allumé, dans sa prunelle, le feu sacré de l'enthousiasme, sans que j'aie été ébloui! pas une larme de découragement n'a trembloté aux cils de ses paupières, sans que ma chaude sympathie, comme une main mystérieuse, l'ait séchée! J'ai été l'invisible Pylade de cet Oreste scriptomanes. Je puis donc vous en parler avec connaissance de cause.

Aussi—désireux de célébrer ses hauts faits et embouchant la trompette virgilienne—je chante les lettres et cet homme intrépide qui, banni, par la terminaison de ses études, du séminaire de Québec, et, du sudit séminaire, jeté en plein grand monde, aborda, après bien d'autres, aux champs épineux de la correspondance!

II.

Il est bien changé, notre ami Claude.